

# Un témoignage inédit sur la Shoah « Pour Rappeler que cela fut »

par

*Frederic GAIN*

*Golias*, 8 novembre 2023

URL. <https://www.golias-editions.fr/2023/11/08/un-temoignage-inedit-sur-la-shoah-pour-rappeler-que-cela-fut/>

La traduction inédite du témoignage de Richard Glazar(1), survivant du camp d'extermination de Treblinka (Treblinka II), mérite de ne pas passer inaperçue.

Né à Prague en 1920 dans une famille juive, Glazar se réfugie dans une ferme après la fermeture des universités tchèques en novembre 1939, avant d'être déporté au ghetto de Theresienstadt en septembre 1942 à la suite d'une dénonciation. Un mois après, il est déporté à Treblinka. Un premier camp, disciplinaire, avait été construit en 1940. Un second camp, destiné à l'extermination des Juifs (ils seront entre 900 000 et 1,2 million), a été construit au printemps 1942, bénéficiant de la couverture du premier.

Lorsque Glazar arrive à Treblinka, l'usine de mort fonctionne déjà, à ceci près qu'on enterre les cadavres dans des fosses creusées dans le sable de la forêt polonaise, dans un coude de la rivière Boug (un affluent de la Vistule) qui borde aussi Belzec et Sobibor. En novembre commencent les incinérations qui jetteront une étrange lueur sur la campagne alentour. À sa descente du train, il se déshabille comme tout le monde, mais un SS lui ordonne de se rhabiller pour travailler au tri des vêtements et des effets personnels qu'abandonnent les déportés.

Richard Glazar ne traversera pas le « boyau », ce tunnel qui conduit au « Lazarett », en réalité un hangar hermétiquement fermé dans lequel des moteurs libèrent le monoxyde de carbone auquel succombent 2 000 déportés au bout d'une vingtaine de minutes. Il fait partie de ces Juifs qui, pour sauver leur peau, n'ont d'autre choix que de travailler pour faire fonctionner cette usine de mort : on les appelle les Arbeitsjuden. Avec d'autres Tchèques, il trie les vêtements pour les renvoyer en Allemagne. L'or et les bijoux sont aussi triés : ce pillage des biens des Juifs sert à financer la machine de guerre, mais une partie alimente l'impressionnant marché noir qui se développe autour de Treblinka. Glazar insiste sur l'importance de la hiérarchie dans le camp : « Il y a de grands et de petits maîtres. Des demi-maîtres, des commandants de bourreaux, des maîtres bourreaux et leurs aides, des esclaves plus ou moins vivants. Des fossoyeurs, grands et petits. Tous s'épient et se surveillent. Tous se comportent différemment selon qu'ils sont plusieurs ou seuls, et sous le regard ou non d'un

supérieur. » (p. 101) Franz Lalka, un SS sadique surnommé « la poupée » par les prisonniers, surveille Stangl, le commandant du camp, mais il est lui-même surveillé par Küttner (p. 103).

Après avoir raconté son arrivée et planté le décor dans les premiers chapitres, Glazar s'écarte ensuite d'une chronologie stricte pour décrire le quotidien du camp, avec notamment la vague de fièvre typhoïde. Il montre la solidarité qui unit le groupe tchèque, qui permettra la révolte du 2 août 1943 et l'évasion de 700 détenus. Son sens du détail est impressionnant. Si Glazar est réputé pour sa mémoire exceptionnelle, il convient toutefois de souligner qu'il avait commencé à rédiger ses souvenirs dès la fin de la guerre, et qu'en plus de ses témoignages aux deux procès de Düsseldorf il avait accordé des entretiens à Gitta Sereny et participé au film Shoah de Claude Lanzmann. Publié en allemand en 1992, cet ouvrage représente donc la mise en forme de notes antérieures. Glazar répond au Treblinka de Jean-François Steiner, cette fiction publiée en France en 1966 (avec une préface de Simone de Beauvoir) qui mettait en scène une collaboration entre Juifs et SS : comme l'indique le titre du témoignage de Glazar, *Survival in Treblinka*, il s'agissait uniquement de survivre.

S'il ne fallait en relever qu'une, ce serait la terrible scène où Glazar reçoit d'un SS l'ordre d'accompagner une vieille dame tchèque à travers le boyau à sa descente du train. Il imagine que le moment est venu pour lui de faire ce qu'il s'est toujours imaginé : « Tu la guides tout près du SS, auquel tu donnes un coup de pied entre les jambes, tu arraches son

pistolet de l'étui (...) Mais non, il tient trop bien ses distances. » (p. 84) La femme s'agrippe à lui. Il lui ment sur les coups de feu qu'on entend. Il ne veut pas avoir à lui arracher ses habits. Au deuxième virage, lorsque le passage devient étroit, il lui dit de passer devant, puis il repart en courant, avant qu'un nouveau coup de feu ne retentisse (qui sans doute emporte la vieille femme, mais Glazar ne fait que le suggérer). Dans ce monde où il n'y a que la mort, la foi reste présente sur un mode particulier, comme on le voit dans ce monologue de Hans : « (...) j'ai soudain voulu tout mettre à terre, comme ce type à la longue chevelure qui avait fait s'écrouler les colonnes du temple, on nous en parlait en cours de religion. Foutaises, je me suis dit. Commence par te ressaisir, par tout mettre en ordre dans ta tête (...) Et ils ont enfermé tout le monde, et ils vont arracher toutes les têtes, y compris pour finir celles des Ukrainiens qui les aident à présent. À quoi bon raisonner ? Il nous faut un fou à cheveux longs qui démolisse les colonnes, il faut que tout s'effondre sur tout le monde. » (p. 151-152) Le récit ne s'arrête pas à l'évasion de Glazar avec son compagnon Karel. Il est question de son séjour comme ouvrier fondeur en Rhénanie avant l'arrivée des troupes américaines, puis de son retour en Tchécoslovaquie et de son exil en Suisse après le printemps de Prague. Le style de Glazar est précis. Sa sobriété rappelle celle d'un autre Tchèque : Kafka. La traduction ne cherche pas à faire oublier l'origine étrangère du texte : ce qu'on perd en caractère idiomatique, on le gagne en pouvoir de suggestion. Glazar était conscient que son récit se situait au-delà de la vraisemblance. Son but n'est pas de faire de la littérature.

Il est de témoigner. Non pour susciter la compassion. Juste pour rappeler que « cela fut » (Primo Levi). **Frédéric Gain**

1. Richard Glazar, Derrière la clôture verte. Survivre à Treblinka, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni et Valéry Pratt, préface de Michal Hausser-Gans, Actes Sud, 2023.

**Articles similaires**